

Un « Huron » plus piquant que dénonciateur

« Le Huron », opéra-comique de Grétry d'après Voltaire, était tombé dans l'oubli depuis deux siècles. Le voici qui renaît, fantaisiste et piquant, grâce à la Compagnie de Quat'sous.



« le Huron », avec Sandra Collet | © Thomas Dewynter

Le Huron est adapté de *l'Ingénu*, conte de Voltaire datant de 1767. Un fringant Huron est adopté par Monsieur de Kerkabon et sa sœur, qui reconnaissent bien vite en lui leur neveu (!). Amoureux de la jolie Mademoiselle de Saint-Yves, le Huron, baptisé Hercule de Kerkabon, ne s'embarrasse pas des convenances et dynamite le train-train de ces bourgeois coincés.

Un peu comme pour Mozart et l'adaptation musicale de *Mariage de Figaro* de Beaumarchais, cette version de *l'Ingénu* gomme quasiment toute trace de la satire virulente de Voltaire, en efface la noirceur : corruption, injustice, arbitraire, femmes obligées de se vendre... Le résultat en est une œuvre légère, plus piquante que dénonciatrice. Le metteur en scène a choisi de transposer l'action en 1968, pour pointer avec humour l'aveuglement d'une famille de petits-bourgeois face à la révolte qui gronde sous leurs fenêtres. Mais qu'on ne s'y trompe pas : le Huron se met précisément du côté de la force publique (une bonne trouvaille de la mise en scène : l'« officier » chargé de mobiliser la population contre les envahisseurs anglais se transforme en C.R.S.).

Une présence physique détonante

C'est là toute la subtilité de ce *Huron* : cet étranger, pas tant naïf que doté d'un solide bon sens, ne combat pas du côté qu'on attendrait. La satire se déplace plutôt sur le terrain social. « N'est-ce pas au cœur à choisir / L'objet qu'il doit aimer sans cesse ? », s'interroge Mademoiselle de Saint-Yves, au début du premier acte. Avec ce ton et ces costumes de la fin des années 1960, on se croirait presque dans *Potiche*, le film de François Ozon. C'est dire la modernité du propos et du langage de cet opéra-comique, genre mêlant des passages parlés et chantés. Déjà dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, il s'agissait du genre le plus moderne, avec ses sujets contemporains, son langage simple et ses personnages familiers auxquels les spectateurs pouvaient s'identifier. Mais le propos du *Huron* était-il assez universel pour parler encore aux spectateurs d'aujourd'hui ?

La réponse est largement *oui*. Le livret de Marmontel est écrit dans un langage direct, et le ressort dramatique consistant à parachuter un étranger au milieu d'une société que l'on veut critiquer, comme dans les *Lettres persanes* de Montesquieu, permet de porter, avec moult effets comiques, un reflet aiguisé sur les travers de la société. De même, les défauts des personnages ressortent avec humour : lâcheté du prétendant officiel de la jeune fille (très drôle Anthony Lo Papa), nymphomanie contrariée de la veille fille Mademoiselle de Kerkabon (Séverine Maquaire, promenant une grande et maigre silhouette que la fuite du temps et de l'amour semble avoir asséchée)... Le passage pendant lequel le Huron chante avec sa nouvelle famille son émerveillement d'être français est vraiment très réjouissant.

Néanmoins, l'œuvre réserve des moments plus lyriques, comme lors d'un long air de Mademoiselle de Saint-Yves au cours du deuxième acte, disant son inquiétude tandis qu'elle attend le retour de son amant peut-être blessé. Sandra Collet réussit très bien dans ce rôle aux multiples facettes, et son chant sait se faire plus virtuose dans les passages nécessitant des vocalises. Face à elle, Carl Ghazarossian a quelque chose de Fanfan la Tulipe, bondissant et impertinent, imposant avec succès une présence physique détonante.

Hourrah Huron !

par Hugues Schmitt, le 2 novembre 2011

Bien joli spectacle que celui qu'a proposé **le Concert latin** au théâtre Adyar puis au théâtre Jacques Brel de Champs sur Marne les 1er, 2, 3, et 6 novembre derniers : une reprise du *Huron* de Grétry sur un livret de Marmontel tiré de *l'Ingénu* de Voltaire.

Marmontel réalise un opéra-comique, c'est-à-dire un divertissement de cour : qu'on ne s'attende donc pas à y retrouver ni l'ironie ni la charge antireligieuse du conte de Voltaire, cela ne sied ni au style ni au lieu. Et puis Marmontel toujours prudent, sait expertement ménager la chèvre et le chou : s'il attaque le carcan des convenances, c'est pour mieux affirmer la légitimité de la justice royale. **Henri Dalem**, qui a signé cette mise en scène pleine d'esprit et d'imprévu, ne s'y trompe d'ailleurs pas : il situe l'action dans la petite bourgeoisie rancie de 1968 (soit exactement deux siècles après la création de l'œuvre !) qui voit l'appétit de jouissance effondrer toutes les entraves qui lui étaient imposées, et nous laisse ainsi penser que le Huron se rangera du côté des étudiants frondeurs... Pas du tout : c'est sous l'uniforme des CRS que le Huron montrera sa valeur au combat !



Le plateau vocal, d'une remarquable qualité, réunit de jeunes interprètes issus des meilleurs ensembles de musique ancienne européens (Haïm, Koopman, Christie, Laplénie, Dumestre, Garrido...). Le ténor **Carl Ghazarossian**, dans le rôle-titre, campe un Huron bondissant : de corps et de voix. Et cette voix, claire et toujours bien conduite, évoque irrésistiblement celle de Michel Sénéchal jeune : même couleur des nasales, même unité de timbre, et même ductilité. Autre voix très bien conduite, celle d'**Anthony Lo Papa** qui tient le rôle de Gilotin, et qui, avec une grande sobriété, suggère avec beaucoup d'efficacité ce qu'il y a d'obstination méchante et butée dans cet emploi de ténor léger qui semble, au premier abord, simplement comique. On eût

aimé davantage entendre **Clément Dionet** et **Séverine Maquaire** qui incarnent le frère et la sœur Kerkabon, respectivement poitrinaire et érotomane, et qui, dans les brefs airs qui leur sont confiés, montrent une diction et une émission de belle facture. Même chose pour l'Officier (CRS !) **Olivier Fichet**.

S'il ne fallait, parmi toutes ces voix, n'en retenir qu'une seule, ce serait, sans contestation possible, celle de la soprano **Sandra Collet** : l'émission est claire et franche, la ligne coupante comme du verre, les vocalises sont menées avec un naturel ébouriffant, et la diction est, de bout en bout, aussi limpide qu'expressive. Elle ne cherche à aucun moment à "faire lyrique", évitant toute forme de roucoulade apprêtée : la voix crue n'est, comme chez Ninon Vallin, jamais très loin. Et dans ces timbres non contrefaits, on perçoit, tour à tour, dans la lumière argentée d'un matin de printemps, la candeur, le dépit, la colère, la félicité.

Un dernier mot pour saluer le vaillant petit ensemble musical dirigé du clavecin par **Julien Dubruque**.

Non... pas encore un dernier mot : le rôle de M. de Saint-Yves est tenu par **Jean-François Kopf**, extraordinaire acteur, qui fut longtemps la voix française de Mickey !



Gretry, *Le Huron*, 2 novembre 2011, Théâtre Adyar

critique de Pedro-Octavio Diaz, publiée le 23 novembre 2011

"- Vous êtes obstiné.
- Non, je suis libre!"

(...) Quelle soirée plus envoûtante pour nous, amoureux de l'opéra comique, que d'entendre le premier ouvrage du divin Grétry en France.

D'autres auraient pu faire un spectacle aux reconstitutions pompeuses, d'autres encore auraient pu l'agrémenter de fioritures *modernisantes* et de concepts monstrueux. Mais **Henri Dalem** a su donner à la partition et au livret de cet *Huron* une modernité équilibrée, un discours neuf, l'a rendu à la vie avec de nouveaux appâts. En replaçant l'argument en 1968, deux cent ans après la création, Henri Dalem réussit à redonner au discours idéologique de Marmontel toute sa puissance et l'imprime dans notre imaginaire contemporain. Le Huron vêtu de peaux et hirsute évoque un *hippie beatnik roots flower power* enfermé dans le monde conformiste des bonnes familles comme il en existe encore Square Rapp. Et le personnage allégorique du soupirant rival Gilotin devient une sorte de sosie de Jean-Paul Sartre fils à papa. Deux mondes qui s'affrontent à travers les eaux glacées de l'Atlantique Nord sont, dans la mise en scène d'Henri Dalem, finalement deux sociétés qui s'ignoraient et qui se confrontent dans leur profonde incompréhension. Si nous devons tirer une morale de cette aventure opératique, ce n'est pas un fataliste "l'enfer c'est les autres" mais la certitude que la tolérance et la communication brisent tout conflit, toute différence.



Côté fosse nous avons été totalement conquis par **Le Concert Latin** et **Julien Dubruque**. Malgré un effectif réduit à deux violons, un alto, une contrebasse, un cor, un hautbois et bien entendu le clavecin, nous avons l'illusion d'entendre un orchestre complet tant les nuances et les attaques étaient puissantes et riches. Nous avons goûté avec plaisir la partition, les soli qui accompagnaient avec délicatesse et investissement la merveilleuse troupe de chanteurs.

Le rôle titre échoit à **Carl Ghazarossian** qui nous enchante totalement par ses formidables capacités histrioniques et vocales, atteignant parfois dans la vocalise des notes d'une clarté et d'une justesse rares. Sa tessiture et son incarnation du Huron aux multiples facettes complexes le rendent attachant et il garde l'humilité de donner au personnage sa nature quelque peu naïve mais totalement délicate dans le sentimental et brillant dans le virtuose.

Avec la nuance pour bannière la délicate **Sandra Collet** nous offre avec son soprano aérien des moments de pureté mélodique dans les airs d'Hortense de Saint-Yves. Nous apprécions sa présence scénique empreinte de délicatesse et de tendresse. Son jeu est averti, et elle rend la réplique avec panache à son huron amoureux.

Une bien belle découverte fut le ténor coloré et brillantissime d'**Anthony Lo Papa** en Gilotin. Si le rôle est quelque peu comique et caricatural, Anthony Lo Papa réussit brillamment à nous emporter dans certains moments vers l'acmé musical. Et si son rôle est celui du benêt, il le rend attachant malgré tout par un jeu précis et terriblement humain, Gilotin n'est plus le fils à papa odieux mais un jeune homme qui cherche à être aimé.

Incarnant la fratrie de Kerkabon la désopilante **Séverine Maquaire** au mezzo puissant et velouté est une Mlle de Kerkabon au porte-cigarettes, turban et poses d'Alice Sapritch et le M de Kerkabon de **Clément Dionet** à la démarche chuintante Giscardienne et la perruque poudrée jospinienne, mais au baryton harmonieux que nous aurions voulu entendre davantage, dommage pour ce couple extraordinaire qu'ils n'aient pas eu des airs pour entendre toute l'étendue de leur talent.

Dans le court rôle de l'Officier, le ténor aux couleurs ambrées d'**Olivier Fichet** incarne à merveille le fier militaire aux virils accords dont Grétry affuble souvent les personnages en uniforme. Nous espérons le réentendre vite dans d'autres rôles plus développés. Enfin, avec le rôle de composition de M de Saint-Yves, **Jean-François Kopf** donne à son personnage l'envergure des potentats de ces dernières années du gaullisme et la carrure redoutable d'un père sévère mais juste.

À la fin de cet *Huron*, heureuse et quasi cinématographique dans le dénouement, la salle Adyar palpita de bout en bout avec les personnages et leur engagement. Nous saluons cette production exceptionnelle où l'audace de recréer un opéra comique aussi important pour l'histoire de la musique a démontré que le cœur doit être indissociable de tout projet, c'est avec l'âme et la sensibilité que tout aboutit et tout se réalise.



La Compagnie de Quat'sous fait renaître *Le Huron* de Grétry



Le théâtre Adyar accueillait la Compagnie de Quat'sous ce début de novembre pour la re-création de l'un des premiers opéras de Grétry, qui consacra la gloire du jeune compositeur en 1768. L'occasion de découvrir une œuvre rarissime servie par un plateau enthousiaste.

Le Huron est le cinquième opéra d'un compositeur qui allait devenir très prolifique. Le livret est tiré de *L'Ingénu*, de Voltaire, récit mettant en scène le fameux « bon sauvage », fraîchement débarqué du Canada en France, confronté aux préjugés d'une société pétrie de principes religieux. Le livret qu'en tire Marmontel est réduit à sa plus simple expression, résumant le propos du philosophe à l'histoire plutôt banale de deux amoureux contrariés. Evidemment, tout cela finira pour le mieux avec l'union des deux jeunes gens.

L'action est ici transposée deux siècles plus tard, soit en 1968 précisément. D'une révolution l'autre, ici les héros sont une famille de bourgeois repliée sur elle-même, aveugle aux « événements ». La scénographie est faite de bric et de broc, les

chanteurs semblent habillés avec ce qu'ils ont trouvé dans le grenier de leur grand-mère. L'équipe prend assez de distance avec le propos pour que le tout soit drôle. On peut toutefois penser qu'ils auraient pu aller encore plus loin dans le décalage et l'irrévérence. En effet, le livret comporte son lot de répliques stéréotypées, datées ou saugrenues (les couplets « *Je suis français/ Il est français / Ah quel bonheur, il est français !* »).



spectacle que tout amateur de musique délicieusement surannée se doit d'aller écouter.

Le Concert Latin propose une réduction pour sept musiciens, qui fonctionne très bien, étant donné que l'intérêt de la musique de Grétry ne se situe pas à proprement parler dans l'orchestration. A une très belle ouverture succèdent des airs charmants qui ne dépayseront pas les amateurs de *Zémire et Azor* (au hasard). Les chanteurs de la Compagnie de Quat'sous rendent justice à la beauté des mélodies tout en jouant avec conviction. En définitive, voilà un

Mardi 8 novembre 2011, par Hermine Ferrand

mercredi 02 novembre 2011 à 15h45

Concerts & dépendances

Côté salle et côté scène avec les musiciens

Grétry deux siècles plus tard



Le Huron, sur un livret de Marmontel d'après *L'Ingénu* de Voltaire, est le premier opéra-comique parisien de Grétry, créé en 1768. Venu du Canada et débarqué sur les côtes bretonnes, ce Huron se révèle être le neveu de notabilités du lieu. Né libre, il se trouve confronté à ce qui est en place, à ce qu'on attend de lui. Les violentes attaques de l'original de Voltaire contre la société et l'Eglise ont été gommées, mais subsistent des traces du mythe de bon sauvage. La conduite héroïque du « Huron » devenu Français contre les Anglais lui vaudra finalement la main de la belle Mlle de Saint-Yves, auparavant promise à un autre. Ressusciter cette œuvre mêlant le chanté au parlé n'est pas facile, des choses très sérieuses étant évoquées avec légèreté. Pour ces représentations, l'action a été transposée en 1968, exactement deux siècles plus tard, heureusement sans forcer le trait, sans tomber dans la satire. L'orchestre (sur scène) a été réduit à sept instrumentistes, remarquables de discipline et de précision. « *Le compositeur s'est élevé sans conteste au premier rang* », écrivit Melchior Grimm, célèbre critique musical de l'époque, à propos du Huron et du genre opéra-comique en général. A l'issue du spectacle de La Compagnie de Quat'Sous et du Concert Latin, mené avec vaillance par sept chanteurs-acteurs, on était tenté de partager ce point de vue, malgré une connaissance regrettablement limitée de ce type de répertoire.

Marc Vignal

Mise en scène : Henri Dalem - Direction Musicale : Julien Dubruque

1er, 2 et 3 novembre : Théâtre Adyar, Paris ; 6 novembre : Théâtre J. Brel, Champs-sur-Marne